

René CUZACQ

---

Supplément  
à la  
*Littérature gasconne de Bayonne*

et

Apport à un Dictionnaire gascon

(NOTES DIVERSES)



EDITIONS JEAN-LACOSTE  
Mont-de-Marsan  
1942



A Monsieur l'Abbé Saint-Mézard,  
Père gascon,  
Plym

René CUZACQ

Supplément  
à la  
*Littérature gasconne de Bayonne*

et

Apport à un Dictionnaire gascon

(NOTES DIVERSES)



EDITIONS JEAN-LACOSTE  
Mont-de-Marsan  
1942

ESCÒLA GASTON FÉBUS

N° 448 CUZ/SUP

Tiré à 200 exemplaires

(Hors commerce)

## Supplément à la *Littérature gasconne de Bayonne*

Sous le titre « Panorama de la Littérature gasconne de Bayonne », nous avons publié en 1941 un important ouvrage de 192 pages in-8, avec de nombreux extraits. Ce volume est pratiquement épuisé. A défaut d'une seconde édition, nous donnons ici une série de notes complémentaires et quelques corrections.

### a) INTRODUCTION D'ENSEMBLE

Les Bayonnais ont été surnommés « les Gascons des Gascons » (Voir Barbe, *Bibliogr. bay.* page 117; *ibidem*, ce que dit le comte de Vaudreuil sur Bayonne gascon). Sur le nom de Bayonne, voir Chaho, *Biarritz*, page 11 : ce Basque est peu satisfait de *baïa ona* ; il sait que Basques et Gascons furent des Ibères à l'origine (au temps de Lapurdum). Plus tard, les Ibères latinisés de la plaine donnèrent les Gascons. Le cri des vieux Bayonnais, « Bayonne, c'est Bayonne », montre l'originalité de Bayonne, ville carrefour.

Le grand érudit de Jurgain qui y a fort bien étudié la Légende de Saint-Léon, montre les textes de l'extrême fin du XI<sup>e</sup> siècle donnant pour la première fois le nom de Bayonne; mais il est plus ancien sans nul doute. Le nom du *pagus* voisin connu des Romains prenait la place de la ville même : Lutèce devient Paris, des Parisii. Ici, le cas semble contraire.

Sur les particularités du français de Bayonne, le travail cité est de Lambert (voir *Bull. Soc. Sc. L. A. Bayonne*, vers 1929-1930, je cite de mémoire). Ce travail, peu poussé, ne distingue pas assez le français du Midi du français de Bayonne.

L'originalité du gascon de Bayonne est faite pour une bonne part d'archaïsme; le vocabulaire gascon bayonnais plonge dans le grand fonds commun du gascon jusque dans ses mots rares : ainsi *flaagnac* se trouve dans le béarnais Salettes, au 16<sup>e</sup> siècle.

Sur les mots de gascon bayonnais, là où on dit *A Nousté* (chez nous) en Béarn et Chalosse, Bayonne et le gascon de la Côte disent *A Noste*: de même encore à Peyrehorade Léo Lapeyre. *Gogue* (boudin) existe dans Rabelais (voir glossaires-index de ses éditions!) On nous dit que Manech vient de Dominique. Voir notre article de la Gazette de Biarritz-Bayonne, 9 mars 1938 (vieux mots gascons bayonnais) et nos *Etudes Landaises et Gasconnes* (2<sup>e</sup> série), page 73). Le mot ~~caribatau~~ désigne « la robe à chevaucher » du temps où les femmes montaient à califourchon à cheval (Bulletin Société Sciences, Lettres, Arts, Bayonne, 1933, p. 144). Voir paragraphe suivant sur la phonétique ; exemple de contraction gasconne : *tiolo*, *tillolo*, ces deux termes sont employés pour cette embarcation bayonnaise. Page 41, *in fine*, ajouter : *L*, de consonne finale. Sur le vocabulaire gascon bayonnais, voir Germond de Lavigne, *Autour de Biarritz*, 1<sup>re</sup> édition, 1855. Pages 31-32, *Yoc* doit s'écrire *Yauc*, *jauc...* : voir Palay, *Dictionnaire*, *Jauga*, *Auga* (*Yoc* par contraction, phonétiquement), lieu de joncs, ajoncs, etc.; ici, l'idée de maréca-ge semble avoir disparu.

Millardet (*Etudes de dialectologie landaise*), apparente la phonétique bayonnaise à celle du Marensin (au sens étroit de ce terme). Je n'ai pu consulter, sur la phonétique bayonnaise, Schneider, « Zur

H de baritau

lautlichen Entwicklung der Mundart von Bayonne, Breslau, 1900 »

Un curieux article du Borda 1910, p. 233, montre le curé de St-Esprit, à la veille de 1789, que l'on veut empêcher de faire le catéchisme en gascon, en ce siècle des lumières; or, « les trois-quarts des habitants n'entendent pas un mot de français. »

Autres mots gasçons bayonnais: balibe, clôture de branchages, roseaux, etc., protégeant des cultures contre le vent; atoun pour thon. On évaluerait à une centaine de mots le nombre des mots spécifiquement bayonnais: résidu archaïque, mais souvent spécial.

Sur le gascon landais, voir le numéro de l'Illustration Economique consacré aux Landes, et « Nos Landes » (œuvre collective, Edition Chabas: Daugé y étudie la littérature gasconne landaise; ibidem, De Cardaillac, coutumes landaises et gasconnes). Voir notre article de la Gazette Bayonne-Biarritz, 9 mars 1938, nos séries d'Etudes Landaises et gasconnes, nos Répertoires bibliographiques. Bien entendu, voir la Revue de Gascogne, passim. Dufourcet, Les Landes et les Landais, garde un vieux texte gasconisant où se marque le mouvement provincialiste par nous indiqué au 18<sup>e</sup> siècle, daté de 1740, à rapprocher de Lesca, Batbedat, etc... Sur le Bazadais gascon, voir nos deux Répertoires, Lanoire, le Bordelais (« coussure » s'applique encore en Chalosse aux redevances infiniment variables dans chaque village qu'ici le curé prend pour vivre et se payer, blé, maïs, etc.; en Bazadais, il a le sens plus général de dime, de prélèvement féodal sur les récoltes). Sur le folklore landais, proverbes, chansons, voir les trois admirables volumes du chanoine Daugé, Mariage et famille en Gascogne, sans parler de ses œuvres essentielles de toute sorte, fables, théâtres, etc... Voir notre 3<sup>e</sup> Répertoire, VI, 1.

Page 147, nous disons que le chanoine Daugé, d'abord curé de Beylongue dans la forêt, a employé le gascon noir: en fait, retiré dans son Tursan d'origine à

Duhort-Bachen, il a essentiellement employé sa vraie langue, le béarnais-chalossais, langage qui est en gros celui de Chalosse et du Béarn (la au féminin singulier). Il y a lieu de rectifier dans ce sens.

Ecrivain sous Louis-Philippe, en 1839, son livre sur le défrichement des Landes, le vicomte de Métivier y a mis un Dictionnaire gascon, une étude de la langue, du folklore, etc. Le tout a essentiellement un intérêt historique. Mais le Dictionnaire inspiré de la région de Gabarret, est précieux et riche en termes rares (bétail et attelages notamment).

On verra plus loin un mot sur les chansons (y compris les Landes). Voir aussi Appendice sur le fromage de Poustagnac ou divers détails landais et gascons.

La chanson gasconne souvent citée, Jean de Libère, n'est pas Jean de Nivelles, mais Jean de la lune: à Bayonne, « libe-ère » (comme dans les localités où on dit « libe » signifie pleine lune (belle lune à la lettre, par syncope: libère).

Dans ses chansons de la Grande Lande, Arnaudin a recherché une écriture phonétique pour une large part, évocatrice des sons. La tentative est plus ou moins heureuse selon le cas.

En pays girondin gascon, les colons implantés (charentais) parlant français étaient « les gavaiches », d'où de curieux contacts linguistiques. Voir l'étymologie du mot. Par ailleurs, Arnaudin cite de Moureau un Dictionnaire du gascon de La Teste.

Yan dous Pountots (le quartier des « petits ponts » vers Anglet) fut, p. 29, pour une fois, notre signature félibréenne sous ce pseudonyme (Jean des Pontots).

Sur le gascon de Bordeaux, on verra une maîtresse étude de Bourciez, dans « Bordeaux » (œuvre collective due à la municipalité bordelaise en 1892): elle intéresse le gascon en général. Voir l'important travail de Berthaud, « Eléments pour une bibliographie gasconne du Bordelais » (préface de E. Bourciez, par Berthaud, Bulletin des Bibliophiles de Guyenne,

1940 sq. (intéresse tout le gascon).

La finale « *umi* » (bastardumi) est propre à tout le domaine gascon, pas seulement à Bayonne; généralement péjorative, elle prend par contraste un accent laudatif en Armagnac, avec une idée de grâce.

## b) INTRODUCTION D'ENSEMBLE (Suite)

J'ajoute un mot : on lira au Sud-Ouest, du 5 juin 1941, la réaction d'un Général des Basques — où revit l'esprit de Saint Ignace — âme de Gure Herria disparu : très beau poème gascon au demeurant... Je reprends ce que j'ai souvent dit, notamment dans mes *Etudes landaises et gasconnes*. Je pars d'un texte assuré et formel, l'Aquitaine ibère de César. Les Ibères de la plaine ont été latinisés et ont donné les Gascons (d'où se sont détachés les Béarnais). Ceux des monts sont restés non latinisés et ibéro-basques.

Par suite, le problème ne se pose pas pour Lapurdum. On discutait de même jadis pour Charlemagne français ou allemand : il était franc, tout simplement.

De Jaurgain cite (vers 1096 et 1098, « Légende de Saint-Léon », livre fondamental) les deux premiers textes où paraît Baïona. La ville renaît à la lettre, et gasconne, au sortir des invasions normandes et de la ruine de l'Empire de Charlemagne : elle est gasconne, de 1100 — de la naissance de Baïona — à 1870 en gros.

À notre époque, la basquisation se fait sentir ; mais Landais, Béarnais sont venus aussi en grand nombre. J'ai voulu réagir contre le roman historique (qui basquise intégralement Bayonne), en montrant Bayonne gascon dans son importance décisive et son caractère gascon, preuves à l'appui. Mon livre s'y réfère tout entier. Porte d'entrée du Pays Basque, Bayonne n'est pas basque : Léon Bonnat l'affirmait nettement. Le compte rendu de mon volume dans « La Presse de Bayonne », par une plume indépendante suit encore, etc...

La poésie citée plus haut est digne de s'inscrire dans le volume qui étudiera un jour la littérature satirique gasconne : et elle est abondante. Il y a les félibres, qui, comme Mistral, veulent l'incorporation harmonieuse de l'esprit provincial (ici occitan) dans l'esprit français. Mais il y en a aussi de plus revendicatifs ! ils sont souvent — leur nom le montre — les fils de deux provinces, tel M. de Valera en Irlande, irlandais d'un seul côté. Pour en revenir à la poésie en question, Basques et Gascons (minje-escoutoun) connaissent ensemble maïs, métude et bouillie de maïs. La pureté et la finesse d'un Lesca et de tant d'auteurs cités est celle d'une langue littéraire, et égale au basque. Et l'auteur finit sa poésie... un peu en gascon. Le vers « n'ey pas trop machante a bira » ne peut s'appliquer qu'aux gasconisants contemporains qui gallicisent. (Lire : meydie; arridut; lou Bascou qu'a).

La province a été une unité morale. Les provinces n'ont pas eu de drapeau véritable le plus souvent. A Pau, le vicomte avait son oriflamme avec les armoiries du Béarn et les vaches de Béarn (exactement les baquettes d'Ossau); la garde d'honneur du vicomte était formée d'Ossalois.

De nos jours, le Languedoc arbore le blason du Languedoc avec ses trois croix sur fond blanc. Les couleurs de Provence sont rouge et or (celles de Catalogne), mais ici timbrées des Lys de France.

Bien entendu, là où il y avait unité politique féodale, il y avait oriflamme; mais très rarement cette unité coïncidait avec une vaste province — sans parler de celles qui furent très vite annexées au domaine royal.

Renvoyons à ce que nous avons écrit sur le Pays Basque : il n'a eu jamais d'unité politique dans le passé et c'est très tardivement qu'en Espagne, « un drapeau basque » fut créé il y a environ un demi-siècle.

Sur notre livre, voir les comptes rendus de la Presse (30 mai 1941), du Sud-Ouest (26 juin 1941)

« Basques, Gascons, Béarnais : trois têtes sous le même béret », disait Isidore Salles.

Des Béarnais trouvent leur langue plus savoureuse que notre parler, leur littérature plus riche (passons : il y a eu ici les conditions politiques d'un Etat indépendant). Et répétons aux Basques comme aux Béarnais la vieille phrase de chez nous : « Bayonne, c'est Bayonne ! » Elle dit tout et mon livre en est une preuve.

Là-dessus, aux vers cités plus haut d'un Bascourrot, un Gascon de Bayonne a répondu énergiquement en vers gascons, Sud-Ouest du 12 juin 1941 : ce Basque écrit en un béarnais fort pur ; mais lui emploie de vrai bayonnismes : A you que me bins ? Les mots libre-pensur, sérius sont ceux de la phonétique bayonnaise. Et ce mode truculent employé repousse la nièverie et les fleurs du Béarn... au moins littéraire. Lire dans cette poésie « A you que me bins ? Com un maynadye. » Cetté poésie est l'égale du poème béarnais-gascon du Bascourrot.

Ce dernier tira fort justement une conclusion heureuse et sereine, et donna lui-même le mot de la fin, Sud-Ouest du 26 juin 1941. (Ces journaux sont aux riches collections de la Bibliothèque municipale de Bayonne). Pour ma part, je n'ai rien à changer à mon « Panorama ».

Et voici, pour terminer, les vers que m'adresse M. Bernède en « Juhn 1941 » pour mon « darré travailh » (ce « Panorama ») : Ayma le bile de Bayoune - Parla le sou lengue gascoune - Per lou landes, lou soun cousin, — Ques l'estima mé qu'un besin — Mé toutun qua la bère chance — D'abe gueytat den le sou panse, — ço que n'am pa à Saubagnacq — Un parren (parrain) coum Mous-su Cuzacq.

Déjà M. Bernède, le bon félibre d'Arjuzanx et de Dax, dont les œuvres sont de premier ordre et ont été partiellement réunies en volume (c'est lui qui, vers 1895, édita les premières cartes postales sur l'ancienne Lande), m'avait dédié différents vers. Voici ceux :

« per soun bet libi que m'a heyt l'aunou de m'embia (le t. III de mes Lettres missives) : Sèntes caouses dou temps passat — aou hounc d'un coutyurt desbroumbades coum lous chepics d'un co blassat — Quèt, per nous auts tustem sacrades — Glori, aounou aou serquédou — Qui, hort passient et chens bambole, — Tanbaou lou brabe pesquedou — Qu'espère un pech dens sa tilhole ! »

On verra, dans mon tome III, page 300 ceux qui se rapportaient déjà au tome I et II.

Sur le dicton bayonnais, Pignerou, voir Henry Léon, Histoire des Juifs de Bayonne, notamment page 365. M. Léon ne dit ni le nom ni la date du colporteur. On a relevé ceci à propos de cette ritournelle sifflée ou fredonnée : si Pigneritou est un diminutif gascon de Pignère, celui-ci emprunte en 1650 1.000 livres à Pierre de Loppès, médecin de Bordeaux sur un navire allant à Porto (HH 197). En dehors de ce Jacques Cardozo Pignère, naviguant sur la Madeleine de Bayonne, GG 229 signale un Alvarez Pignérot en 1756, saisi dans son magasin, déjà en procès avec le marchand charpentier Jean Daguerre dès 1751 (Arch. Basses-Pyrénées cette fois, B. 4716, f° 443.) Du refrain, l'expression qu'es un Pignéro désigne familièrement un mercanti. Les perroquets répétaient le dicton. Un Pignérot apparaissait aussi dans l'Inauguration du Temple en 1837.

Autres dictons où se peint souvent la malice des rapports de Bayonne gascon avec Saint-Esprit : Silvadine, marchande de liguettes (lies, rubans), Silvadine Salzedo, marchande de tricots. Sur un air mortuaire ou d'enterrement, on chantait Qu'abé lou nas com un pignou — Qu'ère un caquignou ! Mousserolles passait à l'insulte (hil de pute de Yudiou).

Page 157, il s'agit du mariage de David Salzedo avec Sophie : titre, La Belle Sophie. Il y aurait eu aussi — en français — la réponse d'un caquignou à un goi, œuvre d'un Sent-Espritoy : peut-être du Fatou ?

Sur David Salzedo, voir le livre



de Léon. Une autre chanson survit à Saint-Esprit (mi-gasconne, mi française : Moïse est le seul juste, etc.). Dans le même style, comme aussi en « terre sainte » à Saint-Esprit, il y a, d'un auteur inconnu, le Charivari en chœur pour le mariage en secondes noces de Pierre Aurut, maître charpentier septuagénaire, avec sa très humble servante Hilline Cavallerie récemment guérie d'une hydropisie carniforme. (Musique de la Dame Blanche) : voir notre livre, p. 158; on tend à le dater aussi de 1840, sans aucune certitude; on veut aussi la bloquer sur Fatou. Ce texte, avant tout français, se donne comme l'œuvre de « Billot-la-Cheville, ouvrier en bois et en vers, fils et successeur du célèbre Maître Adam ». (Ce dernier mis à la mode avec le Moyen Age par le romantisme.. Sur Maître Adam de la Halle, et Maître Adam, voir Anglade, les Troubadours, et les Littératures diverses.

### c) AUTEURS BAYONNAIS

**BAYONNE et JASMIN.** — La revue bayonnaise *Le Grelot* parle de lui le 8 mars 1866; sa langue est du languedocien, non du gascon; l'Agenais n'entre que dans une vague Gascogne littéraire. Voir nos *Etudes Landaises et Gasconnes* et nos deux *Répertoires*. Le refrain de Jasmin « tant belle nobi va passer » est connu de la Gascogne entière, débordant sur les chansons populaires du pays d'oc. Jasmin ne l'a pas inventé ! Voir *Chansons d'Arnaudin*, et de Cardaillac, dans *Nos Landes*, p. 224. Voir plus loin notre article.

### LITTÉRATURE POPULAIRE.

— Deux vieux dictons bayonnais gascons : « ceux qu'on ne peut remplacer sont au champ de Tosse » (au cimetière, créé vers 1808 en gros dans ce quartier bayonnais de Tosse). Lou met bet qu'ès dehors ! (Le plus beau est dehors !), devant les baraques des foires, au pluriel comme on dit à Bayonne.

Vers 1860, les Bayonnais étaient surnommés bouillis et tomates par

les Barrlots (à cause des repas « de gala » où ils s'en empiffrèrent au début).

Les chansons sont de toute sorte: était-elle en français ou gascon, la célèbre chanson des noces d'avant 1914, *Mont-de-Marsan, Diou biban !* avec le célèbre juron gascon devenant chez les dévots *Biban tout court*, et parodiée par le chanteur français (et bayonnais) *Pérchicot ?* Mais revenons à Bayonne.

Isidore Sallès « Lou café de nos étudiants à Paris » déclare, évoquant sans doute les souvenirs de sa jeunesse : « Au Basque, le Gascon fredonne *Lous Esclops (Les Sabots), Lou port de Bayoune* : cette chanson-ci est au moins à demi-bayonnaise ! Germond de Lavigne, écrivant le romantique *Autour d'un Biarritz*, cite une poésie gasconne anonyme *L'ert dou païs (L'air du pays)* « d'un Bayonneus », dédiée à l'auteur (édition de 1858).

Il était fatal que ce chapitre s'occupât des Juifs du Saint-Esprit. A notre époque, qu'un Israélite de Bayonne, M. Benjamin Gomez, ait écrit en gascon de Bayonne, n'est-ce pas l'un des chefs-d'œuvre de notre gascon ? On verra Germond de Lavigne sur l'emploi respectivement réservé de « hep » et « sst » (reproduit dans *Adolphe Joanne, vieux guide, De Bordeaux à Bayonne*, environ de 1870) : pour ne pas se tromper, chacun avait son interjection. « Psst » paraît plus correct comme onomatopée.

**FABLES CAUSIDES.** — Voir en outre un article important de Durambaut (l'illustre abbé Degert), *Revue de Gascogne*, 1924, p. 145. Il est possible que l'on trouve encore d'autres manuscrits. François Batbedat est mort en 1806. Voir sur lui Cabannes, *Galerie des Landais* ; abbé Légé, I, 190, 195, 361 et passim; il était parent des Cabarrus. Dès 1729, on trouve « François Batbedat » pourvu d'un office de courtier. D'après Lacouture, *Hist. relig. Landes de 1800 à 1870*, p. 6 : le nôtre aurait émis. Ceci est à vérifier.

Bastit, *Gascogne Littéraire*, superficiel et vague, parle d'un Lefranc comme auteur : erreur certaine, sinon confusion ! le nom est ignoré même des Tables de nos Archives. Et l'ouvrage a d'autres erreurs !

Sur les diverses variantes des **Fables Causides** avec le manuscrit Alby, voir Ducéré, *Le vieux Bayonne*, R 1089 bis de la Bibliothèque municipale de Bayonne (texte d'une fable traduite que n'a pas reproduit le volume), page 325.

Le Goyetche, traducteur basque de quelques fables de La Fontaine, cité p. 80 de notre livre, a-t-il quelque rapport avec celui cité p. 189 ? Si oui, cette tradition de famille (des traducteurs suivant le basque après le gascon) renforcera l'hypothèse de plusieurs traducteurs gascons, un Goyetche se mettant plus tard à son basque ?? Mais le nom de Goyetche est très répandu ! L'abbé Lafitte « Le Basque et la Littérature d'expression basque » signale le traducteur de La Fontaine : c'est l'abbé Goyetche d'Urrugne (p. 50 et 58), donc distinct de notre Goyetche, bayonnais, mais peut-être parent.

Page 95, le poète béarnais Costedoat, Coustedoat est à peu près inconnu (s'il a existé) : simple parole en l'air de Dulaurens ; M. Pic, secrétaire de l'École Gaston Phébus, parfait connaisseur de notre Littérature, n'en a jamais entendu parler.

Voir encore Barbe, *Bull. Soc. Sc. L. A. Bayonne* 1942 ou 1943 ? Si Batbedat a émigré, ceci explique peut-être le besoin de vente, et d'un prête-nom. (V. Daretche).

Isidore Salles : le volume de **Quatrains français**, fait en collaboration, est totalement différent des poésies gasconnes (vers caustifs et acérés sur le Palais, la Politique, l'Art, etc.) Il n'y a pas de gasconnismes.

P. 66, lire : les petit-fils de Lesca. Léo Lapeyre, très ardent, se brouilla avec le félibre béarnais Lafore pour de bénignes critiques d'A Noste.

Sur le Dictionnaire de Ducourau, cité page 40 et s. cet auteur, voir *Bulletin Société Sciences,*

*Lettres et Arts Bayonne*, 1889, p. 306 sq.

Sur Mgr Gassiat, le *Bulletin* de la Société des Sciences, *Lettres et Arts de Bayonne* signale (1919, p. 155) que celui-ci fut vicaire à St-Esprit et qu'il fit un poème sur la devise *Nunquam polluta* ; ce poème gascon... n'est qu'une gasconnade mal venue qui figure dans « Ou cout dou houec ».

Nous parlons aussi à diverses reprises des fables traduites par Laborde, du Boucau. Elles suivent de trop près le français. L'ensemble demeure trop souvent assez faible. Comme toujours, l'écart est grand avec le chef-d'œuvre de 1776.

Léonce Couture a souligné l'importance du mouvement provincialiste de la fin du 18<sup>e</sup> siècle dont Bayonne est un exemple.

Sur le texte incertain de Lesca, confronter Ducéré et l'Almanach de l'Académie gasconne (si Lesca a parfois le souffle un peu court...)

On dit André Fatou ou Le Fatou (De Fatou paraît être une erreur).

Larreat bat parfois une musicalité lamartinienne, une fluidité parfaite.

Deldreuil a voulu être le Béranger bayonnais : il est autrement plus réaliste et moins poncif !

Mailli rappelle Mathurin Régnier. A-t-il écrit autre chose ? C'est possible. Il ne reste que le caractéristique morceau cité !

Ancien Président du Borda à Dax, M. Puyau nous écrit : Salles s'est intéressé aux luttes électorales landaises, envoyait aux journaux dacquois des pièces satiriques. Passant sur le pont d'Urt, voyant la gabarre demi-enlisée de l'ancien bac, je lui suggérai « Lou poun de Pitre » qu'il m'a dédié. M. Puyau semble indiquer qu'il y a encore d'autres inédits. Sous-Préfet de Dax, Salles a fait en vers français une fantaisie très piquante.

Du chanoine Lamarque, qui écrit désormais à La Presse, en 1940-1941, citons Ibe Anade à Bayonne et ses *Croquis bayonnais*, passim.

L'almanach de l'Académie gasconne est d'un très vif intérêt. Il

montre l'éclat de notre littérature gasconne vers 1928. Depuis lors beaucoup sont morts. Qui va continuer à tenir le flambeau ? Le Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne a publié à diverses reprises des vers gascons (voir Table, 1931).

On verra encore Van Bever, *Anthologie des poètes du terroir* (Béarn, Gascogne) ou, sans nom d'auteur, *Anthologie béarnaise* (Pau, Editions de la Herrade) : ici, on trouvera par exemple la biographie du fin félibre béarnais A. Lacaze, retiré à Bayonne où il fut membre de l'Académie gasconne. Voir, plus loin, article sur Jasmin précité (quelques lignes sur nos félibres en général).

Le bayonnais abbé Charbonneau, curé de Guiche, le chanoine Lamarque représentent le clergé au sein du mouvement félibréen bayonnais si nous pouvons dire. Mais ici la part des... laïques reste très grande.

Pour la guerre de 1914-1918 voir *Tombes basques et béarnaises*, Ed. Garet, Pau (Biblioth. Municipale Bayonne).

#### d) APPENDICE

Félix Arnaudin déclare, (*Chansons de la Grande Lande*), Préface, que la Grande Lande n'a pas eu des Noël's originaux, mais béarnais (tel celui où on fait manger de la crème au petit Jésus). P. 185, nous citons l'auteur qui indique les tuhères « de terre cuite » ; je veux bien ! Mais souvent, elles étaient en bois : Arnaudin demeure (ibidem) le grand spécialiste de cette musique populaire landaise.

Notre Noël de l'appendice premier est incontestablement bayonnais si sa vogue l'a répandu ; un nom comme M. Courtau est de l'histoire de chez nous ; sur les personnages du Noël, voir encore nos références indiquées à sa suite.

Page 185, M. Huc Saint-Omiranne donne à hougasse le double sens de bûche de Noël (bûche réel-

le et pâtisserie, fouace) ; ce dernier est seul indiqué par Palay, « fouace », de façon générale. En Chalosse, capsau (énorme tronc de chêne) est d'usage courant — jusque pour la bûche de Noël.

Mirat, tome II des *Chansons populaires du Béarn*, a donné la musique de notre Noël ; il parle de la région occidentale du Béarn : Bayonne est seul exact ; il n'y a rien à changer à notre commentaire ni à nos références. Les noms propres cités sont tous de Bayonne : sur leurs origines, voir in fine du « Panorama » l'indication de nos articles. Chose curieuse, notre Noël présente ici quelques légères variantes : par exemple, il a le bayonnais *ibe* pour une ! et de nombreuses autres formes gasconnes bayonnaises. Ce qui renforce ses attaches bayonnaises. La traduction de Mirat est beaucoup trop lâche, mais il convient d'en retenir la traduction précise de chalumeau pour canet, de miche pour pibole et celle d'échalas pour pachets (le terme est ancien ; pour ce dernier mot : notre traduction était fautive).

Pachéra désigne une échalassière (de châtaigniers en taillis, où on prend les piquets de vigne comme ont dit encore aujourd'hui : de là le nom pacherenc à un cru célèbre, plant direct de chez nous, avant 1894 et le phylloxera. Ailleurs, on trouve hauti (hautain) pour ces vignes anciennes en tonnelle.

Ichets : dépourvus.

Hauti a prévalu et l'emporte en Béarn. Très anciennement, « ritu antiquo », la vigne montait à l'arbre. Le texte de Mirat a de nombreuses incertitudes : Dou chermen devient Boun chermen ; cens cassonade devient dab cassonade. Comme chez nous, il y a quelques fautes : chastot est correct.

On comparera la musique harmonisée de Mirat à celle du numéro de Courrier-Noël (numéro spécial du Courrier de Bayonne, en 1911, à la Bibliothèque municipale de Bayonne). La couverture de Mirat reproduit le tympanon ; les dessins de Gabard sont remarquables (y voir par exemple la

vieille arbalète) : il y a une note heureuse et sérieuse de restitution du milieu gascon béarnais.

Comme ailleurs dans le livre, pas mal de mots gascons ont été estropiés par notre imprimeur dans notre appendice (p. 185 : feu bataillé, qui « bataille »; lou gat (ce refrain est aussi chanté en Chalosse); à l'offrande, le tortillon était offert allumé à l'Enfant-Dieu; l'offrande était répandue aux messes des morts; elle consistait alors à embrasser à tour de rôle, près de la sainte Table, un petit crucifix tenu par le prêtre, essuyé chaque fois par un petit linge en remettant la pièce de monnaie sur un plateau : on « allait à l'offrande ». Il s'agit ici de Noël, plus loin de la bûche de Noël (celle-ci revêtait des formes diverses, jusque parmi les gâteaux de Noël aux formes diverses aussi). Nous citons le vin de Madiran : il est sur les confins du Béarn de l'Est.

Page 184, lire « l'amour n'ey que troumperie ». Cette même page, que de traditions minuscules à citer encore : le pignon cuit du pin franc (on veut donner à ce nom un sens féodal) contenait dans ses fibres blanches « la main du petit Jésus »; ce pignon est seul comestible. Le pin franc, à tort ou à raison, est censé indiquer à cause de son nom les alleux, les biens et demeures franches du système féodal, choses sans seigneur, n'ayant pas de droits féodaux à payer. Les gens du Marensin se rappelaient les ciels rouges de 1870, sorte d'aurores boréales où on voulait voir le ciel sanglant de nos défaites; les grandes comètes faisaient sensation; jusque pour la coupe du pin ou sa plantation, l'influence de la lune était suivie. Les épiciers vendaient aussi des bouts de réglisse noire, tout petits, bâtons infimes et minuscules, parfumés à la violette : les cacailhettes au nom expressif. Les longs bouts de réglisse jaune proprement dite, que suçaient les enfants, étaient un bout de bois fibreux.

Page 189, lire malhouns ; page 184, in fine : les bros (chars landais).

Page 186, il s'agit des vœux du 1er janvier.

Page 186, le conte est une transposition moderne, influencée par Alphonse Daudet, d'un vieux conte grand landais. L'auteur de cette transposition, faite ces dernières années, est resté anonyme. Poustagnac : à 3 km. au Nord-Ouest de Dax, on y fabriquait encore à notre époque un excellent fromage blanc réputé et sans doute plus ancien.

#### e) ERRATA ET COQUILLES

Étant imprimé dans la Vienne..., les coquilles furent particulièrement nombreuses dans les textes gascons. Le dernier texte des Registres gascons, p. 45: lire, baronnie. De même ailleurs... Citons quelques trop rares exemples (le lecteur corrigera de lui-même). Lire : Boucau-Neuf ; page 105, le détail sur Nozereau est tiré de Ducéré; la maison Personnaz est connue aujourd'hui Place du Réduit. Y eut-il une maison de ce nom Place d'Armes, ou est-ce un des à peu près de Ducéré ? Page 171, nous citons l'erreur (fréquente) de Vigny dans « la Mort du Loup » sur nos sapins des Landes: c'est de pins qu'il s'agit ! Il les avait vus en allant en Béarn. Lire bros (charrette) et non bras ; malhouns, non mulhouns ! (le terme revit dans Salles : éperviers, goëlands, d'où aussi pilleurs d'épaves; il est connu de la côte, ne se localise pas à Anglet). Page 187, lire, pour ichets, de bûches nous sommes dépourvus (on a mis pourvus !); ibidem, pachets veut dire échalas : paquets est une faute de traduction pour ce vieux mot (voir plus haut).

Page 152, lire Lou Hourat de la Peyre Horadade.

Page 147, le chanoine Daugé a avant tout employé le béarnais-chalossais; voir plus haut.

Page 149, Lire Capbreton Sketch.

Page 107, nous citons le moelleux « Madiran béarnais » (sorte de vin doux au goût de vin cuit, aussi rare que délicieux. Madiran est sur les confins du Béarn de l'Est, mais dans les Hautes-Pyrénées d'aujourd'hui. Son vin est

issu des délicieux plants directs de jadis. Le piquepoult est encore une variété de vigne répandue largement en Chalosse, Armagnac, Béarn. Ici aussi, dans ces trois pays, le raphia avait de petits grains blancs minuscules, au petit rendement mais délicieux. Il subsiste çà et là encore.

Voir, plus haut, d'autres correction pour l'Appendice au paragraphe précédent.

### JASMIN, BAYONNE ET BIARRITZ

Les historiens bayonnais (et nous n'avons pas fait exception à la règle) ont évoqué tour à tour les noms les plus divers de notre littérature qui ont rendu hommage à notre ville et à notre contrée. Pourtant l'un d'eux a été oublié : il s'agit de Jasmin, l'illustre poète perruquier d'Agen en personne.

Vie étrange que la sienne, éprise de gloire et tendant volontiers la main aux mécènes successifs ! C'est ainsi que l'auteur des » Papillotos » dédia hardiment l'une de ses premières œuvres imprimées à Jacques Laffitte, lui aussi soucieux de renommée : se rappela-t-il les gracieux enroulements des boucles de papier qui prépareraient, comme en Gascogne, les jolis cheveux des petites Bayonnaises à la veille des processions religieuses ou des jours de cérémonie, dans sa ville natale ? Je ne sais trop si leurs visages mutins prenaient un air tout à fait angélique. Mais très certainement le grand financier originaire de Bayonne ressentit les redondances toutes romaines et le souffle large des vers éloquents de Jasmin : large sans doute fut du même coup son écot. D'autant mieux que Nodier chantait à Paris la gloire des « Papillottes ».

Peu importe que ce soi-disant gascon Agenais fut de l'authentique languedocien, rempli de la sonorité de ses « o », très différent du vrai gascon ou du gascon noir de Bayonne. Par Jacques Laffitte, s'établissait ainsi un premier con-

tact entre Bayonne et Jasmin.

Dans l'édition originale des « Papillotos » en 1835, chef-d'œuvre typographique de Prosper Noubel dans le « style troubadour », la pièce de tête, écrite en décembre 1834, était le recueil à « Moussu Jacques Laffitte ». La pièce a été plus tard recueillie à part aux « dédicaces ». Citons en du moins quelques vers dans l'ample coulée de cette poésie méridionale réveillant un attachement attendri pour nos vieilles langues d'Oc :

... Te rappelarant toum jouyne atge — Et lous bors flourits de l'Adour — Oh ! l'Adour, aquel riou ta grand, ta cla, que cour — Sayo l'image de ta bito — Se restabô touj jour pur coum a soun départ. — Etc...

(Ils te rappelleront ton jeune âge et les bords fleuris de l'Adour — Oh ! l'Adour, ce ruisseau si grand, si clair qui court — serait l'image de ta vie s'il restait toujours pur comme à son départ — Mais dans la mer il se précipite et devient trouble comme de la bourbe — Tandis qu'aux yeux de la terre étonnée, — Toi, dans la grande mer du monde si troublée — Tu gardes, en passant, — ton honneur, ton eau claire et ta candeur )

Il y avait peut-être un peu d'exagération dans le cas d'espèce : mais n'oublions pas qu'Agen regarde vers Toulouse autant que vers Bordeaux.

\*\*

Après 1848, Jasmin entreprit une tournée de conférences au profit d'œuvres les plus diverses : au passage, le soleil de son enthousiasme célébrait bien des villes traversées. C'est ainsi qu'il vint donner une conférence à Biarritz : un bibliophile de nos pays possède, signée de sa main, une dédicace chaleureuse à M. de Labussonnière, vérificateur des douanes à Bayonne, de « Maltro l'innocento ».

Jasmin parla à Biarritz le 13 août 1850, toujours « plein de verve et d'inspiration ». Le succès

fût considérable : bien plus tard l'évoquait, vers 1866 « Le Grelot », la revue littéraire bayonnaise où se groupaient les admirateurs de Chaho disparu.

« Hier à Biarritz l'Océan agité par un vent impétueux avait beau jeter ses vagues majestueuses aux pieds de la salle poétique où devait trôner le barde inspiré Jasmin ! La foule nombreuse oubliait cette fois ce magnifique spectacle et est venue se livrer à l'influence dominatrice du poète, subjuguée et électrisée pendant plus de trois heures. »

Ainsi écrivait dès le 14 août 1850 « l'International de Bayonne, Journal de Bayonne de la péninsule et des Landes » : pleurs, rires, bravos, trépignements, accompagnèrent « la perfection de Jasmin dans tous les genres, tous les rires, tous les tons. Sa réputation avait rendu le public exigeant : elle a dépassé toutes les espérances ».

Après quoi, le journal ajoutait : « Le corps des officiers du 65e a offert avant-hier un banquet à Jasmin et au digne ecclésiastique qui l'accompagne... Ces deux pèlerins avaient assisté avec eux à la consécration de l'église de Vergt en 1843 » (1).

C'est tout ce que nous avons trouvé sur le séjour de Jasmin en nos cités. Mais il en reste une œuvre typique, la poésie intitulée précisément « Bayonne et Biarritz ».

Écoutons une fois de plus ces vers sonores qui, dans leur généralité même, plus éloquents que lyriques, célèbrent la beauté de notre rivage et le passé militaire de notre ville. Ils sont dignes de chanter dans toutes les mémoires et toutes les anthologies bayonnaises : même dans leur traduction :

« Je voulais voir la mer, avant de m'en retourner.

(1) Jasmin soignait sa réclame. Il est très possible que tout ceci ait été inspiré par lui-même. De mêmes articles inspirés accompagnent ailleurs les passages de Jasmin. (Voir Guillaumie, « Jasmin »).

Je l'avais vue à Marseille et je la trouvais belle — Oh ! mais celle-là n'est que la mer demoiselle ; pour la franchir, sans fatigues — il ne faut qu'un jour à l'hirondelle, — et sur l'autre bord que nous voyons poindre, — l'Afrique notre sœur nouvelle — semble allonger son bras pour nous toucher la main.

Biarritz ! l'autre mer, chez toi, mon œil la trouve — Mais celle-ci est la grande ; elle est sans fin, pour le navire — De l'eau, autant que du ciel ! — L'homme n'est rien ici — Et ma Muse écrasée, oubliant tout écrit, — Devant la mer qui touche aux quatre points du globe — est tombée aux genoux de la grandeur de Dieu ».

Suit l'évocation de Bayonne en 1850 :

« Ensuite, tête vers toi, devers toi ma Muse s'est retournée — Bayonne ! et fièrement trois fois t'a saluée — Tu es belle, toi aussi avec tes canons braqués — De la France tu fermes l'entrée — aux Espagnols déchainés — Terrible dans la guerre et bonne dans la paix, — tu lui fais voir tes fils et tes mille soldats, — et aussi ta citadelle où les canons se haussent — et tes ponts-levis qui grincent — et la mort qui a faim au fond de tes fossés.

Tu es belle, tu es forte, Bayonne ! — Au combat, tu es une lionne — Tu as aussi le plus joli nom — Car tu portes écrit en étoiles au front — Ces quatre mots pour couronne : « Jamais prise et vierge d'affront ».

Notre devise bayonnaise a-t-elle souvent inspiré, depuis les poètes de la venue de Charles IX en 1565, vers semblables ? Et comme ils méritaient de repaître auprès des fervents de la poésie.

Profitions-en encore pour présenter deux remarques : sans doute à Biarritz, Jasmin fit-il couler bien des larmes avec l'« Abuglo de Castel-culhé ». Le refrain en est resté célèbre : « Les chemins devraient fleurir — Tant belle épousée va sortir », etc..

Jasmin a ainsi coulé, loin de la noblesse de Mistral ou de la profonde sensibilité d'Isidore Salles, un thème de Gascogne et du Midi en général dans le large moule de son ample poésie d'une résonance presque romaine. Mais une souvenance des livres de Félix Arnaudin rattache spécifiquement le refrain évocateur à notre Gascogne sans doute tout entière: c'est de là que Jasmin l'a pris pour le transposer dans son chant pathétique.

Tout comme la poésie de Mistral, les vers de Jasmin sont écrits dans une langue simple et pure à la fois. En Gascogne et Béarn, trop de félibres contemporains vont au contraire à la recherche du mot rare ou du mot oublié de jadis. Avec les complications de la forme, il en résulte des œuvres difficilement compréhensibles; on va à l'encontre du but cherché par souci exagéré de purisme. Ce souci minutieux de la forme vise-t-il aux ciselures du style, à l'imitation des troubadours? Sincérité ou profondeur sont à notre sens les qualités primordiales: trop d'érudition nuit au style même des poésies des félibres de chez nous.

Regardons Larrebat: si parfaite que soit la forme, ses œuvres demeurent à la portée de tous dans le plus profond lyrisme. A propos des félibres de Provence, je relisais dans le « Dictionnaire critique » de Maurras ce que cet auteur dit des gallicismes introduits dans la plus célèbre des langues d'oc, l'évolution fatale d'une langue, le génie créateur qui demeure le sien: leçon qui rejoint celle des vers de Jasmin, pour le plus grand profit de notre gascon lui aussi. Si certains félibres de l'Ecole Gaston Phébus tombent dans ce travers, nous n'hésitons pas à dire qu'il n'en est pas ainsi à Bayonne parmi nos auteurs gascons: si différents qu'ils soient de Jasmin, eux aussi ne célèbrent-ils pas à leur façon notre cité bayonnaise, en recherchant parfois même les enjolivements d'une forme savante et raffinée, mais loin de tout syle péniblement alambiqué?

\*

Cet article du Sud-Ouest du 6 mars 1941 complète un chapitre de notre **Panorama**.

---

P.-S. — Notre **Littérature gasconne de Bayonne** (p. 24) cite Goudale. Le lexique qui termine l'édition de Rabelais parue chez Flammarion en 1913 cite **Good ale** (bonne bière), **Goddale** (bombance): y a-t-il un rapport possible entre ces deux termes? (Cf; ibidem, **good fellow**, **gout fallot**). **Gotchère**, bonne chère, figure dans le ravissant Noël bayonnais cité dans notre **Littérature gasconne**: on a voulu y voir le bizarre accolage d'un mot aussi anglais avec la « chère » de chez nous, d'où

bonne chère. La racine latine **gaudere**, se réjouir, paraît meilleure. Cf. **gaudina**, bambocher.

Schneider a paru dans le tome V des travaux de l'Université de Hambourg (Revue de dialectologie romane).

Le dicton cité page 6 disait: **Pigneritou lou Judiou, tu m'as panat un so de hiou! hiou! hiou!**

Sur les **Fables Causides**, voir **Batcave** dans « **Congrès de Bayonne-Biarritz 1911** (R 940, Bibl. Municipale de Bayonne).

## Apport à un Dictionnaire gascon

---

Renouvelant le travail fondamental de Lespy, le Dictionnaire béarnais et gascon de Simin Palay joue désormais pour notre langue le même rôle que le *Trésor du Félibrige* pour le provençal de Mistral. Peu importe que quelques savants philologues eussent voulu y trouver une œuvre plus savante à l'occasion ; le but était tout autre : nous avons désormais le Conservatoire de la langue, le grand livre des mots gascons d'hier et d'aujourd'hui, le répertoire qui guide la main vers ses richesses — et aussi l'élan de l'esprit. Ce travail de base demeure fondamental, du point de vue scientifique comme du point de vue littéraire ou encore du point de vue populaire. Peut-être, M. Palay a-t-il (au moins dans l'Introduction) fixé une trop grande diversité des dialectes : par delà quelques différences de phonétique (au lieu de l'e muet final chalossais-béarnais, la tendance à un son intermédiaire entre l'o et l'e en certaines parties de l'Armagnac et vers l'Est du domaine gascon par exemple; ailleurs vers un a adouci. Ces nuances du parler gascon se ramènent à quelques grands dialectes-types. Peut-être dans la variété des formes phonétiques gasconnes ou leur transcription orthographique (évidemment conforme aux règles de l'École Gaston Phébus), nous sera-t-il possible d'élever çà et là quelques regrets. Simin Palay a dû laisser tomber aussi un grand nombre de vieux mots judiciaires d'antan, notamment béarnais : la formaliste vie judiciaire remplissait jadis nos campagnes... Il n'en reste pas moins que M. Simin Pa-

lay a élevé un monument sans pareil à notre langue. Le devoir de chacun est de l'enrichir et d'apporter sa pierre ou son grain de sable en soutenant cet effort admirable. Tel sera ici notre très humble but, soit en apportant des mots faisant défaut dans cette œuvre de longue haleine, à l'effort toujours persistant ; soit en nuancant parfois certains d'entre eux qui figurent dans ces deux magnifiques tomes du Dictionnaire de Simin Palay.

Le tout est inspiré de mon expérience de la Chalosse, de la Grande-Lande, ou de Bayonne. Simples notes au demeurant, serrées les unes contre les autres : on ne peut faire mieux par le temps qui court ! (1)

I. — VIE VÉGÉTALE ET ANIMALE. — La noisette, donnée à *aberâ* et *aberaa*, se dit en Chalosse *augra* (voyez le français *avellane*). *Brouch* est une branche d'arbre. *Broustes* désigne les jeunes, tendres et amères pousses des choux au printemps, exquises à la soupe. « Lou Ré-Artus » (Le Roi Artus dont la chasse perpétuelle traverse les nues en punition des crimes de ce grand seigneur chasseur du Moyen Âge) sert à désigner le chat-huant avec son allure placide,

---

(1) Les livres de M. de Pesqui-doux sont l'indispensable commentaire de toute étude sur la vie ou les mots gascons. De même, les livres de Palay sur la cuisine, la table en Béarn, etc. : ceci plus spécialement, sans parler de tous nos auteurs gascons et béarnais !



débonnaire et moustachue (Le Charlemagne de chez nous en quelque sorte !). **Rugle** désigne à Bayonne le tonnerre, mais aussi le poisson qui grille à la secousse électrique.

« **Chibi, bibi** est un terme d'amitié pour un petit chien. La mauve, **guimauve** abonde et sert aux tisanes. L'**aoudou** (l'odeur !) désigne l'asphodèle. Les **clabettes, lous claus** (clous) : ce n'est pas le violier (giroflée, gueule de loup ou de lion), mais une petite plante de jardin aux feuilles odoriférantes, loin des capucines, géraniums, balsamines, pétunias, héliotropes, trèfles aux petites fleurs rouges, dahlias mis sur un « banc » à fleurs. Chaque jardin ou maison de campagne a ses fleurs plus ou moins recherchées, roses trémières, roses blanches (sous lesquelles, autant que des choux on dit aux enfants qu'ils naissent), roses pompons parfumées, toutes petites roses blanches ou crème ou doubles, vignes vierges, épine-vinette, ibiscus, petites « boules blanches », grandes fleurs ocrées d'une sorte de vigne vierge découpée, épanouissant une sorte de tube marron clair en une petite couronne dentelée, etc. **Coude d'arrat** (de rats, ou de renard désigne la prêle si fine, plante des lieux humides. **Girole** désigne parfois un champignon visqueux.

Gerhard Rohlfs rapproche **saumang, sauman** (poutre du faite), **saumant** (ânier), **saoume, saume, ânesse** (venant de *sagmantem* ?). C'est hypothétique. Dans ses romans, **Lacome d'Estalenx** fait de la saume l'animal qui portait le sel (*sau, saou*). La première hypothèse paraît meilleure. Voir dans Palay toute la série des mots voisins, avec les sens dérivés (Dictionnaire de Palay). Mais le Périgord dit **saumitro** et le Dictionnaire de Palay cite mitre.

Le « plantoun » du pin planton est constitué par de petits pins hauts de 80 cm à 1 m., entourés chacun à leur pied d'une motte de gazon, la « gaze ».

Sur **lapas** désignant l'aliou au pays des pins : voir Vital-Mareille, Arts Populaires de l'Aquitaine, p.

32. L'**aspic** (ou lavande) parfumait les draps des lourds cabinets (armoires). La **médicinaire bourrache** poussait dans les « carreaux » des jardins. **Canère, canèroun** désigne l'extrémité des plumes, figée dans le poulet, qu'on uscle (passe à la flamme) pour les enlever. La **pasteque** est le melon d'Espagne, très grosse (moitié fruit, moitié sucre pour une délicieuse confiture jaune d'or). Le **brou de noix** (avec les coques vertes) sert à préparer l'eau de noix, liqueur familiale avec le cassis, les cerises à l'eau de vie (on brûle le vin, etc.) Citons aussi les petites figues « de Marseille », la poire duchesse, etc. du « fruitier » qui s'arrayent (se chauffent au rayon, ray, du soleil). La **piquette** utilise le moût de la vendange pour une claire boisson acidulée. Le coing des haies des cognassiers sert à faire d'exquises « gelées ».

Les châtaignes sont bouillies avec quelques feuilles de pêche ou de figuier ; la grosse violette de Parme, simple, a envahi nos jardins à côté de la violette (ou fleurs) « doubles ». Le pain fait au four de la maison, à la « fournière » (**hournère**), s'appelle pain de ménage : on y faisait jadis méture et gros « mesturons » de maïs, dont on se nourrissait.

On appelle « pip » une sorte de fuchsia à la fleur formant un long et rouge tuyau allongé s'entr'ouvrant à la façon d'un pipe. En Chalosse, Lembeye, les embeyes est un nom de lieu, vaste forêt (on y va chasser les palombes entre Marpaps et Castagnos. Ceci n'a ronc rien du sens d'envie, invidia).

L'**arribouille** désigne ablettes, vérons, petits poissons regorgeant en bandes dans les ruisseaux du printemps, parfois mangés en omelette. Sergents, aubours sont les poissons de nos Leuys (peu après 1900, on y a introduit le calicoba ou perche américaine). Le **mouran** est une sorte de goujon, mais de couleur noire et sombre (adjectif : **mourou**). **L'ibert**, l'ivert est un champignon ; le Marensin connaît le **paloumet** qu'il dit comestible ; le **bidou** est souvent cité (cf. noms de personnes Vidal, Bi-

dau). Le pelassou, pelasson est le délicieux petit cèpe à tête noire, exquis dans les longues et savantes sauces de champignons. (On verra « Le Cuisinier gascon » devenu le « Cuisinier Landais », édité chez Labèque à Dax, pur livre gascon et landais, avec aussi ses mots gascons spéciaux). La camomille (nom français) sert beaucoup, avec ses fleurs durables, comme les immortelles, aux nombreux bouquets des herbes de St-Jean. On surnomme les ancolies « cloches », les glaïeuls « sabres ». La centaurée servait aux tisanes. Comme les diurétiques queues de cerises. Les gahetchs sont les boules piquantes, fruits d'une petite plante bien connue (l'aigremoine, avons-nous souvenance, plutôt que le bouillon blanc). Du senessou (seneçon), petite plante à fleurs jaune, les oiseaux en cage sont friands). Les champignons trop petits ou précoces, sont étalés d'un coup de pied pour en faire venir d'autres au moment régulier.

On appelle « suspension » des plantes vertes retombantes mises dans des « cache-pots » de cuivre ou de faïence. Une plante grimpante est dite Herbe de la Passion : dans sa plate fleur compliquée, on veut voir les clous, les tenailles, les instruments de la Passion du Christ, etc... Les bouquets de Saint-Jean utilisent encore largement une plante grasse (dont les feuilles sont gonflées en « crapauds » par les enfants) aux petites fleurs roses accolées en rosace, durable, dite au mois d'octobre l'Herbe du Rosaire (du Mois du Rosaire); elle survit longtemps, par ses feuilles, dans les croix de Saint-Jean : si elle meurt, on dit qu'une personne mourra dans l'année dans la maison. Sur les chambranles des cheminées, les oignons des colchiques, abandonnés à même le chambranle, allongent leurs pâles fleurs mauves, d'un mélancolique violet.

La calle, c'est la délicieuse caille qui chante en juillet dans les blés non fauchés, bougeant si peu que les chiens de chasse la prennent parfois dans leur gueule : telle Diane (la déesse chasserresse) Gyp,

Sedan, Boër, noms de 1870 à 1905, et autres noms de chiens dont il conviendrait de chercher l'origine; en Béarn, « aou cant de la calle », c'est « de bonne heure ». « Claquets » est encore un nom de champignon; les « mousserons » des haies de Chalosse sont les délicieux et rarissimes petits champignons blancs servant à l'omelette de Pâques qui rompt le Carême; celle-ci est plus souvent à la tripe (au boudin), non aux moussurouns, moussarouns. Eslou (odeur) est poétiquement employé pour fleur. Trinque-dit, trenque-dit désigne le même insecte noir aux longues pinces, en Chalosse, que le broque-dit du Dictionnaire de Palay. La gâtemine, c'est elle, la fameuse chenille processionnaire des pins de la Lande et du récit de Fabre.

Sur les paloumets (champignons), voir Bull. Borda, 1896, p. LXVI. L'herbe bengue (ce qui signifie bénoît, comme St Bénédit est St-Benoît), est la bleue pervenche sauvage et rare, aux feuilles métalliques qui se conservent, mise aux croix de St-Jean (on en fait de petites croix mises sous les matelas). A aougit, aguit, ajouter dans la Lande, « herbe-bouchon » ou « herbe-paille » (dangereuse pour les incendies des forêts de pins). Les grands « boule-dogues » étaient, vers 1900, les gros chiens presque attirés des bouchers.

L'abesque (évêque) désigne parfois l'iris; plus souvent, une sorte de grosse jacinthe bleuâtre formée de dizaines de petites étamines et pistils accolés à la façon du fruit du roseau; guit est le nom vulgaire de l'iris. Le fusain aux baies rouges et feuilles toujours vertes, sert aux couronnes de la Tous-saint. La taupe-grillon est redoutée des jardins; la taupe tout court, bouhoun, de bouha, souffler, est redoutée des prés où on la prend au croisement de ses galeries souterraines entre deux pattes de fer. Cantegrilh, grit, c'est chante-grillon. La milleroque, c'est le sorgho (dont on fait des balais) (tout autres que ceux de brane ou de brande, balais de bruyères); le Béarn dit milhoque. Sur les châtaignes, voir ici V. La jolie

primevère jaune pousse au printemps sur tous les talus, est méprisée de nos paysans qui l'appellent « fleur de crapaud ». Nous avons parlé ailleurs du « trescaïram » du bouquet de Saint-Jean (voir Palay : tres-cayram) ; il y a aussi le millefeuille, etc., et autres fleurs des champs. Les arregagnats, au goût aigrelet, dont on suce le suc, ce sont les jeunes tiges poussant en mai de l'oseille sauvage. Rappelons l'ours des Pyrénées et ceux qui luttaient contre lui dans les foires, et autres bateleurs pyrénéens ! Les montreurs d'ours faisaient danser leur bête debout sur ses pattes de derrière au son du tambourin.

Amenée d'Amérique, répandue par les chemins de fer le long des talus, une herbacée sauvage, erigéron canadense, haute d'une vingtaine de centimètres, s'est répandue partout. Pouricoun désigne le petit poulet (quand on l'appelle avec une sorte d'harmonie imitative). Le terme de sarciat (piqué, résiné), s'applique spécialement aux pins résinés à mort. La gaxotte, gachote est l'insecte qui s'attaque à la tige des jeunes pins de planton et rend la plantation à refaire. Palay cite l'adjectif escanot : il s'applique aux pins.

II. — VIE RURALE. — A Beylongue dans la forêt landaise d'aujourd'hui (où le chanoine Daugé fut curé), on appelle calic, calit, tout ce que l'on sème sur le seigle (panis, millet, petit grain). Les terres à calines sont les terres pauvres. Hialats, dans les Landes hiélats désigne les toiles d'araignées (filées) : une prononciation phonétique donne lous... cielats, ce qui en ferait « ce qui pend du ciel » dans les étables, suspendus au plancher des granges, etc. ; il s'agit bien entendu d'une fausse déformation phonétique ! La poude désigne la serpe.

La pigue est un nom essentiel chez nous : celui des bretonnes, blanches et noires, bonne laitières, mais peu productrices en viande, que, dit-on, l'évêque de Bayonne, Mgr de La Ferronnays, introduisit chez nous après la

grande épizootie des environs de 1773; Pigoun est le chien béarnais qui chasse la pigue : l'étymologie est-elle la racine pig, tâcheté, que donne Palay ? Dans la forêt landaise, la gaze est la motte de terre qui entoure le planton de pin (haut de 1 m. environ) et planté avec lui dans le trou préparé. Jusqu'à Bordeaux, l'aoutan, l'autan désigne le vent du Sud, Sud-Est. A Beylongue, les « mailles », malhes désignent les sillons réguliers des champs de seigle. Les vignes du Moyen-Age au 18<sup>e</sup> siècle entouraient Bayonne : les gens d'Anglet, les Anglois, les défendaient des maraudeurs avec leurs fusils chargés de sel. Tticoï avec t mouillé), tikia en basque, un tchic, ont même racine : petit, un peu; d'où tticoï pour les petits chevreaux et agneaux délicieux de la Lande, s'ils sont moins gros que ceux des Pyrénées. La « pugnère » est une subdivision de la mesure : celle-ci vaut 25 litres (de grains), Landes et Chalosse (origine : poing, poignée ; elle vaut 2 litres à Amou, (Landes), et le boisseau vaut 5 litres; la variété est grande ici.

A Bayonne, la choine, chouane, choyne est un petit pain fendu et fin des boulangers, un régal comme les petits pains espagnols; ailleurs on désigne ainsi le gros pain de quatre livres, parfois ronds ! La coussure est la dime féodale ou d'église (encore donnée çà et là au curé qui alors fait gratuitement le service divin; une « mesure » de froment, ou de vin, etc.; voir Lanoire, le Bordelais (chapitre sur le Bazadais gascon).

La « broque » est le poinçon de bois, petit, tout simple qui enlève la dépouille, la despourgue du maïs. Sur les padouans, on verra le Bulletin de la Société de Borda en 1907 : ce ne sont pas seulement les pâturages, mais encore tous les biens communs, ouverts, et ouverts à tous (latin, patere) : vignes, bois, chemins, où il y avait des droits d'usage, que voulut accaparer (avec l'aide des physiocrates), la réaction seigneuriale du 18<sup>e</sup> siècle; par opposition, lous bedats sont les lieux fermés, défendus (du latin vetata). La mouche « caguil-

le » (de sa position sur le cheval ou le bœuf, se rattache... à caga ! La mouche à chien, cagnisque, de Palay, est inconnue; le chien n'a pas cette mouche aux pattes crochues qui court plus qu'elle ne vole); cette mouche, disons-nous, sert à pêcher à la volante « au-bours » et « cabos » sans bouchon ni plomb, ou un plomb très léger à la ligne, promenée sur l'eau, celle-ci arrive sur l'arrière du poisson ou y est jetée ; d'un coup de queue, le poisson se retourne et fond sur l'appât). Le peuplier « carolin » ou caroline, aux larges et douces feuilles sert (aux enfants par exemple) à faire des guirlandes ou habits de feuillage, avec ses feuilles attachées par de petits bouts de bois ou des tiges des feuilles; ce peuplier, dit parfois « caroline » en patois, est très différent du peuplier tout court dit peuplier d'Italie.

**Cabelhole** (cabelh : épi de maïs) désigne tout ce qui est cime d'arbre; plus spécialement, les tiges de maïs, que l'on écrime précisément. **Broutch** a le sens de branche d'arbre, petite branche, **brouch** **broustic**. **Touroc**, **tarroc** sont les épis du maïs dégrené ; la **despourgue**, la dépouille que mange le bétail. **Coupet** désigne parfois d'un nom d'ensemble la dépouille du maïs. **Payro**, en Chalosse **peyro**, est le panier : **ciscle**, **siscle**, **chiscle**, est la bride de cuir qui surmonte les sabots ; à Labrit, une **siscle** de piocs, c'est une paire de poulets attachés ensemble. **Tisteyt coudet**, c'est un **tisteyt** (ici aussi panier à coude, à queue, petit panier à deux poignées, en forme de demi-cercle et en lames d'écorce de châtaigniers; de façon générale, **tisteyt**: corbeille, grande panier). Le **peyro** désigne le panier à couvercle, noirci parfois, en « paille », « jonc tressé », enfin, osier fin et emmêlé (osier : **bimi** en gascon ; il remplace la ficelle pour nouer les sacs). **Hournère** a donné **fournière** en français (là où est le four à l'origine). **Souillarde** est d'usage commun. On dit encore **fournère**... en franco-gascon.

**L'apié** d'autrefois (paille mélangée de terre, tuile ronde contre la

pluie au-dessus) revit dans les admirables photos de Vignes, à Castets-des-Landes. A côté de ce **rucher**, toute la vie rurale s'y retrouve.

Dans les chais, de gros morceaux de bois équarri, de poutres, tiennent les barriques : ce sont les **tins**. Un **baradéou**, **baradeau** est le fossé, mais aussi l'obstacle dominant le fossé, le talus élevé (avec ronces et buissons ou petits arbustes divers), **bara** : fermer. Le **hach**, **lou hech**, c'est l'essieu.

**Interjections et onomapotées.** — **Béou ! Bè !** (bœuf va), pour faire marcher les bœufs ; **Boua !** (pour arrêter, ralentir); **Hue ! Hue Co-cotte ! Ahi ! Hay !** à un cheval, une jument ; **là ! Dia** (d mouillé), **Dyia !** comme **Boua** pour les bœufs. A Salies, on surnomme les paysans **Pique-talos** (pique vers de terre); la terre est basse, disent nos paysans, évoquant leur pénible labeur. Certains coins de champs, prés, etc..., s'appellent **cacareyt**, nom de lieu dit ; voir **Palay** : (caraca : chant du coq; cocorico); ou encore, par ressemblance des couleurs et du son peut-être, **caraquet**: coquelicot (au rouge violacé éclatant).

La **truhe** est la seconde contre-plaque dressée debout à la cheminée devant le feu.

**L'apricq** des bœufs, toiles de Béarn qui le recouvre, jadis en lin, rayé de bandes, a inspiré les dessus de table les plus parisiens; à **brouquet**, que donne **Palay**, ajouter qu'il s'agit du **brouquet** d'une barrique, le plus souvent, parfois fait jadis de deux plumes d'oie s'adaptant parfaitement. Pour ouiller, **ouilha**, **ouilha** le vin, voir **Palay** et **Dictionnaires français**.

**Aguiba** (G dur), c'est gaver une oie, opération essentielle avec son petit entonnoir pour les oies ou les canards, en novembre-décembre dont le foie devient énorme grâce au maïs ingurgité de force. De **Pesquidoux** parle du vieux plant de vigne **Piquepoult**: le « pique-lèvres », dit-il ; **lous pots**, les lèvres; **pot** : baiser. Ceci semble vrai plus que ce qui suit :

En latin vulgaire, **pullus signifia coq**, volaille. Est-ce le plant

dont le coq, la volaille pique les graines de la grappe ? Le t final est souvent mouillé. Le piquepoult, brûlé, donnait l'Armagnac : Chalosse et Tursan protestent quand il se répand chez eux au 18<sup>e</sup> siècle, le qualifient de « piquette », l'accusent de discréditer l'exportation de nos vins et ceux de Béarn vers la Hollande, etc. par Bayonne. Voir Bull. Borda, Dax, 1936, p. 183. Nos vins chalossais aussi donnaient, brûlés, l'eau-de-vie blanche, se bonifiant et devenant d'or dans les fûts de chêne. Voir Meyranx, Mugron, p. 7. Avant l'ère des boîtes, les foies étaient conservés dans la graisse même aux jaunes pots. En Chalosse, la despourgue est la dépouille de maïs; l'opération des soirs de novembre-décembre est la despourguère (dépouillage). Voir de Pesquidoux, « Un petit Univers ».

En Chalosse, une saouguère est un coin de prairie (humide ?) (où poussent les sauges ?) Dans la Lande, le séqué (des pins) est une zone où les pins se dessèchent; on l'entoure d'un tranche-veine. Le barron est une sorte de brique pour four à pain : **barroun**: brique carrée. Dans la Lande, l'aliou est la couche ferrugineuse imperméable, distincte de la garluche, pierre gréseuse dite « peyre de lane », pierre de Lande, pauvre pierre à bâtir. D'un trou dans la cloison, on nourrissait à la main le bétail depuis la cuisine : c'est le ristoung. La bayote, bajole, est le rebord mobile à claire-voie d'un bros (pour tenir les épis avec dépouilles enlevées d'un champ).

Une jalle est un ruisseau en Gironde. Gaston Chérau, « L'Enfant du Pays » cite joualle pour fossé plein d'eau. Un pachera servait, avec ses « lattes » de châtaigniers, ou d'arbres, petites, donnant des cercles de barriques (vendus en « traques » de 12 par exemple ou des pachets (mot vieux, échalas de vigne); jadis, un pachera, c'est une échalassière. L'inquet, hinquet est un hameçon Bayonne dit « anetch », « annet » (anneau) : la racine germanique est hangen (idée d'accrocher, pendre; l'angon, long javelot barbelé des Francs).

La perdye est la perche du vieux puits à balancier que nous conservent les admirables photos et cartes postales de Vignes, à Castets-des-Landes. Bette, biette est la grande oseille sauvage aux larges feuilles. A Labastide-Clairence, cipou, sipou (?) est une petite mare d'eau.

La laye est la mauvaise herbe du maïs du côté de Rion ou Beylongue. Est-ce le massoc, si pénible à arracher, de Chalosse ? Pela (peler) dans des barriques décuées, chargée sur les « bros ».

On verra « brègues » en béarnais; Brougne est la vendange écrasée (avec les pieds nus dans les cubats, baquets de bois, jadis et encore mise, foulée avec un fouloir, dans des barriques décuées, chargée sur les « bros ».

La vigne figure sur les mosaïques gallo-romaines de chez nous : Bull. Borda, Dax 1905, 1902 p. XXXV, 1890 p. 230 et planche II, etc..

Masera, dresser les bêtes, se trouve à Maseda. Un bœuf maset, mazet, est un bœuf dressé.

Borde a le sens unique de grange en Chalosse. (Or ce mot prend aussi le sens de métairie en Armagnac; ici un brassier est un ouvrier à bras, non un bordier).

Yert (du latin erectum, lieu élevé) a le sens de landes à ajonc et tuie en Chalosse; ce sont souvent les cailloutis des terrasses; il a même sens dans tout le domaine gascon; on dit encore ger, yer.

Le nidaou désigne parfois l'œuf faux, couvé, (**couéou**) ou même de pierre, blanc, laissé dans le nid de la poule pour la faire pondre.

Lou Poutch désigne encore les débris du dépiquage, les gaines du grain du froment, leur dépouille. (Est-ce parce que les poules y picorent sans fin à la recherche des grains oubliés ?) On verra « pout » dans les Dictionnaires.

Un carrey est un chemin de Lande non pavé. L'ouère, g'ouère est la paille de la millade (panis, millet) pour les bêtes, très bonne à manger, encore existant dans la Lan-

de avec ces cultures. **Clouc** signifie blet (nêfles en novembre).

Selon les endroits, **apié** ou **bour-natch** désignent le rucher. Au Marensin (au sens de toute la Grande Lande), **piocs** a le sens de poulets: jamais je n'ai entendu ce mot pour dindons (lous **poutchs** en Chalosse, ainsi appelés d'une onomatopée: **Poutch ! Poutch !**) On appelle de même les poules: **Poutchine**, **Poutyne ! Poutch** a le sens précis de dindon, à côté du sens général de volaille. On dit aussi **pouloy** (dindon).

Lou « **bi dous** » est le vin doux (non fermenté) jailli du pressoir, donnant... facilement la courante ou diarrhée ! La **teude**, **teoude** (Arnaudin, *Chansons Grande Lande*, p. 510) est un éclat de bois de pin enflammé. Les **yémèles**, **gemmelles** (de gemme, résine) sont les minces copeaux allongés sortis de la carre ou longue entaille du pin maritime.

Le **chartil** est au Marensin le grand bâtiment rural (où l'on met les chars). Le **tombereau** est un char grossier à deux roues dont le coffre supérieur peut s'ouvrir et « tomber » en arrière pour vider par exemple une charge de gravier. En Chalosse, **picoun** désigne une petite tuile plate, arrondie à un bout; on a ainsi des imbrications (pour pavillons aigus). On n'en fait plus. Le manque de pruderie gasconne connaît une **pi-chourrade**, une **chourre** (de petit chien par exemple; **racine**, **picha**).

La **couette**, **coatte** (latin **quies**, doux repos) est une sorte de matelas ou de grand coussin rempli de plumes ou de fin duvet (**plumion**), **Crousqua** (croquer) fait image: c'est briser la coquille d'un œuf. **Pica** (piquer) au Marensin a le sens de gemmer, **yema**, résiner; la **cirgue** est, en Bas-Adour, la corde de halage (dans Palay, **chirga**: ahaler, faire un travail dur).

Une **lède**, **lette** désigne entre deux dunes de la côte le vaillon humide, avec parfois un peu d'eau douce. Le **cuyoun**, **cujoun**, est la calebasse (étranglée près du haut), de **cuye**: citrouille (en écorce épaisse de citrouille ou de pastèque; celle-ci, avec son poids égal

de sucre, sert à faire une exquisite confiture jaune d'or).

A Bayonne, le **chaffre** (surnom gascon) de **clintchou** peut provenir de **clinqa** (étoupe contre les planches d'un vaisseau, d'où calfat). A Capbreton, une **escourre** est un plateau sous-marin où court l'eau, d'où lieu de pêche à courant rapide; les poissons **pigués** (tachetés) évoquent la **pigue**, tachetée, couleur pie ou de pie blanche et noire (**agasse**). A Bayonne, le vent « de Baou » est le vent d'Ouest (vent debout ? vent deban ? vent devant ?) Voir Saint-Jours, **Dunes** et **Littoral gascon**. D'après M. Pic, secrétaire de l'Escole Gastou Phébus, c'est bien du « vent de daban », vent de devant qu'il s'agit, opposé au vent de darré, de derrière; sur les vents, cf. la rose donnée chaque année par l'Armanac de la Gascogne (Gers); **daban**, c'est le Levant, **darré**, c'est le couchant. Le **ben de ma**, vent de mer, vient d'Ouest. **Bajulus** a donné **baylet** et aussi a donné **valet**, écuyer au Moyen Age, chef de village (cf. **Bailli**) ou **bayle**, fonctionnaire du temps. Le **plech**, c'est la haie de Chalosse. **L'escaih** est une écaille de bois fendue à la hache. La **mique**, **miche**, une boule de pain rond (voir étymologie - **Lalanne** et **Bouzet**, « Du Latin au Gascon ». Mais **Sémiqéou** (Saint-Michel) est un nom de lieu ou de personne.

III. — **FOLKLORE**. - Rappelons la petite pélerine de laine noire entourant les épaules des femmes; les « **carreaux** » de broderie, servant à faire de fastueux dessus de lit, les ceintures à frange ou « **penderilles** » (comme les fruits encore verts du frêne), larges à souhait qui entouraient plusieurs fois le corps des hommes.

On appelle aussi **gahetchs** les amas de plume qui se forment dans les oreillers, traversins (**couchins**, **couchins**) et autres coussins, après usage: ces « **croix** » étaient l'œuvre des sorcières; on brûlait ces amas de plume la nuit à un carrefour des chemins; si on y trouve ici **ganetchs**, c'est sans doute une transcription fautive). Quelle abondance de mots, significative,

pour désigner une cuite d'ivrogne : **chignolle**; **chimarre** (par ironie ; **quine** (quelle) **gougne** ! Rappelons le français : « quelle veste il a », à propos de **simarre** (blouse pendante, **simarre**, chemise avec une note moqueuse) ; l'ironie est du même ordre. On dit encore pour une... **carrougne**, **charrogne**, **quine teigne** ! d'où **teignous**.

La ruche primitive, où on perdait beaucoup de miel, mais où les abeilles étaient si bien, était protégée d'une tuile à son sommet contre la pluie, inclinée vers l'arrière, faite en planches ou en paille de seigle et pisé (terre battue, paille) ; voir les suggestives et très belles photos de Vignes. La **clouque**, **glousse**, poule poussinière, a inspiré divers contes et proverbes.

Les célèbres feux de Noël en Chalosse, **hailhes**, **hailles**, figurent dans Palay au mot **halhe**. Le vieux mot de « tasse » reparait dans « boire une tasse » (hèbe ue tasse), à l'instar des vieilles mesures aussi de **pinte**, **pintoun**. Dans la deuxième moitié du 19e siècle, Donant était le célèbre homme fort du Marensin (levant une barrique pleine par la bonde, etc. Voir **Dulac**, **Gasconnades**, **Histoires gasconnés**, et (Dolhandy), **Le vieux Saint-Esprit** (préface de Peillic) ; **Gahets** est l'un des noms des **cagots**, avec **gésitains**, etc..., ayant leur fontaine à part, etc. **Gahetchs**, **gahecs** (voir aussi ce nom au paragraphe I) vient de **gaha** (prendre) (**gâhe** : une louche), d'où **gaha**, accrocher, un premier sens (qui cole, poisseux) ; un deuxième, escroc, voleur à la tire, et ici **cagot**.

**Hilh dou diable** (Fils du diable!) est un juron favori des gascons ; mais **Diou biban**, raccourci en **biban** pudique, est plus employé : selon Lespy, voilà ce qui serait advenu de la formule protestante du Dieu vivant introduite en Béarn par Jeanne d'Albret. Le Marensin et la Lande disent volontiers **Mon omj** ! Mon homme ! Et nous ne parlons pas de **Gran hilh dé pute** ! **Cadedis** (Tête-Dieu) est le juron prêté aux gascons du 18e siècle,

déformation française de Tête-Dieu devenu pudiquement Tête de Bœuf (cap de Diou, Cap de Biou : voir **Rabelais**...).

La **missotte** désigne d'un diminutif familier amical et déférent à la fois, la messe : le mot est encore courant en Chalosse. Le nom ou surnom de **Sétote** (à l'origine, le septième enfant ; ne pas donc écrire **Cétote**) existe dans Palay : il a dû donner **Cétine**, **Sétine**.

Aux confins de l'Albret et de l'Armagnac, du sable et du Terrehort, la terre-forte des collines, on appelle les **Landais**, maigres **Lanusquets** de la Lande, **cameligats** (jambes liées) : ils étaient les derniers à porter le pantalon serré au genou, en venant aider à la vendange.. alors que le pays des collines connaissait déjà le pantalon long (encore **cameligue** : jarretière).

Le **maou dou rey** (mal du roi, que touchait le roi) : ce sont les écrouelles. La **cinte**, **cintre** : c'est la ceinture de boutons qui entourait le ventre en « ceinture » ; il fallait se faire porter par le septième enfant d'une famille, ou quelque cas semblable, pour guérir. **Bailla l'aygue**, donner l'eau, c'est ondoyer (culte catholique). Le **courdayre** est le teneur de corde au rôle si important dans la course landaise (sur celle-ci, important article du chanoine Deger, Bull. Borda, Dax 1926 ; voir mes **Etudes landaises et gasconnes**, diverses séries). Sur la pervenche, voir à I.

Le « **palhat** » désigne, au moment des noces, la serviette où quelques petits bouquets de fleur destinées à la boutonnière attirent sur l'étoffe bien blanche les pièces que jette un cortège de noces ; femmes pauvres ou enfants mettaient aussi quelques tables offrant à boire à côté des dits bouquets. La **sègue** désigne les ronces en Chalosse ; c'est aussi dans la Lande un ensemble de vieux pins jaillis d'eux-mêmes, droits ; **sega**, c'est scier la moisson ; en Chalosse, la **segade** (**sègue** en Béarn) reçoit les époux à la porte de l'église quand l'un d'eux est étranger ; « ceinture » large, tendue ; un dis-

coureur à l'épée tendue récite de vieux vers du 17e-18e siècle où sonnent les pistoles, les doublons; deux forts coups de fusil « à bourre » terminent l'accueil; en passant sous la ceinture, qui s'élève sur eux, les invités donnent la pièce, reçoivent d'une serviette blanche de quoi se fleurir (si ce n'est déjà fait) à l'entrée du porche.

De vieux et pittoresques prénoms d'autrefois sont Héloïse, Amélie, Hermine, Alida, Léontia, Justine, Suzette, Eléonore, Nancy, Cora, Léocadie, Pélagie, Hortense, etc. Les enfants de chœur s'agitant près de l'autel sont souvent qualifiés de « petits anges ».

Pétiton est un surnom masculin devenu prénom. On trouve Doc-trové aussi chez les hommes ou Barthélémy. *Per ma fé* : par ma foi ! est un juron gascon répandu. Le « trois-sept » est un vieux jeu de cartes. La *talanguère* est un élément essentiel de la course landaise (la barrière que saute l'écarteur acculé, laissant un étroit couloir circulaire entre elle et les arènes). Le *mai* (voir *malh* dans Palay) est un arbre haut, coupé, orné de fleurs, couronné au sommet, enguirlandé, rappelant étymologiquement le mois de mai; il fête une élection, un événement local, une fête, planté sur la place publique, ou devant la maison d'un notable que l'on veut honorer. L'*aubette*, *aoubette*, désigne l'Angelus de l'aube. Margot l'agasse (la pie) qui jacasse, joue un rôle important dans les contes ou les chansons (Il pleut, il fait soleil - le diable bat sa femme, etc., le diable bat son chien !). Dans le domaine des mœurs gasconnes, un des nombreux bâtards de jadis, à un « *N'as nat pay* » (Tu n'as pas de père), répondait par un « *Qu'en è mey que tu* » (j'en ai plus que toi). *Beseya*, c'est être ivre, parler ou avoir une démarche hésitante (voir *bouseya*). La source de *Pichetéoule* (la source rustique qui laisse... « *picher* » l'eau d'une tuile) est un nom fréquent. Autre surnom bayonnais, *Dominique Truquerezoun* (Dominique frappe-raison).

Les lavandières « passaient au

bleu » vers 1914 le linge lavé: pour le faire plus joli, on le rinçait en mettant dans l'eau ces petites boules bleu d'un bleu magnifique outremer et profond, appelées « le bleu ». « Passer au bleu (inaperçu) vient-il de là ? A l'Est du canon d'Amou, vers Bassercles, l'ironie gasconne baptisait ce pays aux routes rares, aux terres pauvres, de « Sibérie », au sens de pays perdu, non froid.

Les *capits* étaient la partie la plus grossière de l'étaupe de lin : on y mettait les poussins frais éclos en attendant l'arrivée de la glousse, maintenus au chaud sous l'édrédon d'un lit de la chambre. Le même édrédon recouvrait les « *pastis* » jaunes et croustillants, englobant, çà et là, quelques pruneaux cuits, mis ainsi au chaud et cachés dès la veille de la fête patronale, la *heste*. Voir *escapita* ?

Un dernier détail : autrefois, on n'embrassait pas l'enfant à sa naissance, du moins certaines personnes: « il avait le diable en lui ».

#### IV. — ENFANTS ET JEUX. —

Au jeu de cache-cache, *cluma* ou *clugna* est typique (l'enfant contre un mur, la tête contre ses bras, qui compte jusqu'à cent, en attendant que ses camarades soient cachés). La *décalcomanie* était courante vers 1900.

Le *Pianqué* est un jeu d'enfant sautant à cloche-pied à travers les huit carreaux d'un rectangle dessiné sur le sol (pé-anqué, pied « hanchier » du domaine gascon ; pé-tchanqué, pied-échassier, idem). Les *osselets* sont un jeu d'enfants, avec les extrémités des pieds de porc, petit os teints en rouge, bleu, vert, bouillis dans l'eau avec des linges ou velours de couleurs. La *ture-ture* désigne une flûte, un instrument de musique rustique (voir aussi *tuhe*, *tuhère* au long tuyau). *Barole* figure dans notre Littérature gasconne de Bayonne. *Réglisse*, *arréglisse* : étaient jadis les bâtons jaunâtres sucés par les enfants ou les pastilles noires renommées. Le « *sambcun* » (sent-bon) était la pommade parfumée contenue vers 1900 dans de toutes petites boîtes rondes métalliques,



dont jouaient les enfants, une fois vides, et qui servait aux cheveux des femmes; elles valaient deux sous (de bronze) l'une. **Estrabuc, trabuc, trébuc** est un obstacle, où on trébuche, un maladroît (qu'es un estrabuc!) (En Béarnais, trébuc). Les boules, ou galhères, à Bayonne caniques, sont les billes des enfants; ces petites boules de pierre sont remplacées par les **coucuts, cocutchs**, légères boules plus ou moins grosses logeant un insecte, poussant sur les branches des chênes, noix de Galle.

Cà et là, les enfants mangent encore des oublies. A la supérieure qui dirigeait l'École du temps des écoles congréganistes, on disait « Notre mère ». Aux sœurs : ma sœur. L'argent étant rare, on faisait de pauvres jouets ; avec des ciseaux, on faisait diverses et jolies fleurs ou divers bouquets étoilés de papier blanc. Vers 1900, les pâtisseries faisaient un gâteau appelé **jésuite**, fourré de crème (au nom ironique), pas trop aimé des enfants, à côté du chou à la crème ou de l'éclair au chocolat, au café.

« A pigeon vole » était un jeu aimé des enfants, avec ses gages. Les enfants jouaient aussi « aux quatre coins », courant entre les angles de quatre piliers d'un préau sans se faire prendre. Le croquet, avec un maillet, poussait des boules de bois que l'on croquait sous de petits arceaux en fer. Des marchandes de bonbons divers étaient parfois ironiquement surnommées **gargottières** (sale) (de gargotte). La « Semaine de Suzette » (avec la bonne bretonne et étourdie Bécassine, ravissait les lecteurs français.

V. — CUISINE. — La cornille, les coronilles (du latin cornicula) sont les tous petits et durs haricots ronds de jadis, tachetés de blanc et noir (très différents de la habé (étymologiquement fèves), servant à la soupe maigre du Vendredi-Saint. Ils sont de plus en plus rares.

L'esquian est le dos, esquie, d'où viande du dos du porc (des chansons de Carnaval, au temps des masques); **seyin** désigne les petits

morceaux de viande dans la graisse que l'on fait en hiver (il faut de même tuer le porc en saison froide pour que la viande se conserve); on verra le béarnais **sayi** ou **sayin**. La **cruspe** est une carcasse de poulet, l'oye celle de l'oie (bouillie dans la soupe). A Bayonne, **paste-yen** est une pâte à gâteaux (on a voulu y voir « voulez-vous de la pâte, gens ? » à l'origine). Le **bourridé** était la bouillie cuite, avec ses marchandes. La **méou** était le pétrin, la maie (cf. mot **meyt** désignant moitié ?); on s'en servait pour la tuaille du porc en hiver (nécessaire pour conserver la viande), mais on appelle aussi **méou** (?) les débris carrés, à très bon goût, infimes, quand on fait la graisse. Sur **méou**, voir **mèu**, **mieyt**, **meyt** (plus fréquent); **mieyt** indique dit-on une origine : demi, moitié. Au fond du récipient, les **saliagres** (salés) sont comme une pâte rousse.

Mais les **chichouns**, ou **graisse-rouns** sont nos rillettes de Gascogne, mais combien meilleures pour être moins fines : à quatre heures l'après-midi (brespé), elles servent à **brespeya** en Chalosse; le Marensin dit: faire collation (à la vieille heure romaine des « vèpres »), gardée dans le catholicisme).

L'hiver voit tuer les canards gras dont le **croupion**, **courpioun**, **courpiou**, ou carcasse, grillé, croustilland de graisse mi-fondue sur le gril, est célèbre; la forme pure est **courpitoun**. Renvoyons au paragraphe I sur le « Cuisinier Landais ». La **tourniolle** (de tourner?) est l'un des noms de l'escauton, **escaoutoun**. Le **hachoir** de bois, à manche court, n'a rien à voir avec le **battoir**, partie principale du lavoir des lavandières battant le linge ! Les **échalottes** sont les petits oignons dorés; certains sont mis au vinaigre, comme piments ou cornichons. Confitures ou gelées de fruits, raisiné de raisin sont célèbres.

Les **abignades** sont une délicieuse sauce mi-solide, avec sang, et les « tripes », les boyaux, coupés des oies des canards, au moment de leur tuaille. Je ne parle pas des délicieux « salé » ou « confit » de

canard, oie, chapon, dans les fastes extraordinaires de la cuisine landaise. Dans les abignades, on fait cuire du vin (faut-il y voir le mot bi, vin ?) La brinche (son ain, én en français; son doux in comme in latin, en gascon) est le mince filet d'oie ou de canard exquis quand on fait le salé, équivalant au blanc du poulet.

**Carbouade**, comme carbonade désigne l'exquis filet de cochon; on grille le bifteak sur des sarments de vigne; **couquets** désigne parfois les œufs frits, non les œufs à la coque. Pour choux, caou se dit partout, Chalosse et Landes, autant que caoulets. Les péchottes (petits poissons) ont le sens précis de sardines (à l'huile). Le virgou ou cohe est une partie du cochon qui sert à faire l'andouille poivrée (assez rare); mais le saucisson n'est pratiquement pas fabriqué chez nous. Le « canard » est un morceau de sucre trempé dans l'eau-de-vie. Les iroles sont les marrons cuits au feu sous la cendre, éclatant parfois avec bruit; les castagnes sont au contraire les châtaignes en général, et les châtaignes bouillies dans l'eau (dans une grande cafetière : **carric**), avec des feuilles de figuier ou de pêcher. Le veau aux papillottes s'entourait de papier blanc, de farci (dont le jambon fait le prix).

La brasade, ce sont les grands pots jaunes de graisse destinés au confit, lessivés jadis et encore à la cendre (brase) et ensuite mis sur le flanc, exposés à l'air quelque temps.

VI. — VARIA. — En baguenaou veut dire « En vain » à Bayonne. Vers Roquefort, une tampe est un versant abrupt : d'où une rivière comme l'Estampon. On dit en gascon la platane, la hase (lièvre) et on transpose ce féminin en français de façon frappante (la platane, la lièvre). Soum que : rien que à ! A Sos, vieille ville fortifiée, lou pitourré est un bastion de terre, promontoire sur la vallée. Goyta (garder) se trouve aussi à oeyta; voir goayta et arregoayta. Bayonne dit tuba pour tua. En Béarn, sagorre et magorre équi-

vaut à « au diable vauvert ». La « galère », court espace entre le lit et le mur, est connu du gascon, comme du français du 17<sup>e</sup> siècle. De même, andronne : ce mot désigne un coin reculé de la maison (on y établissait les lieux, lous locs, entendons les cabinets, et l'ironie gasconne de cette fin d'ancien régime, évoquait le roi sur son trône, prête ensuite à porter à la façon chinoise, quelques seaux dans les jardins); Andronne désigne une ruelle en cul de sac dans la Haute Provence, en particulier à Sisteron, ville où ces culs de sac sont nombreux étant donné le caractère troglodytique des habitations pratiquées dans le roc tendre. (Cf. à Bayonne baleye; voir à Auch, Bayonne, Mont-de-Marsan, etc... pousterle), une cloison de filet de pêche à Arcachon. Abergade, Albergade, Aubergeade (cf. auberge) est le vieux droit de bienvenue, d'aubaine (ceci différent) du Moyen Age. La tourniolle est aussi un escalier qui tourne. Bayonne dit bouta pour hiqua, mettre. Sur le mot cingle, single, ce mot en Périgord se retrouve aux méandres des rivières dominés par une raide barre calcaire, rocheuse). Charnegou désigne un mot bâtard (ni basque, ni gascon, ni français; voir eycharnéc; (voir Pey de Garros au 16<sup>e</sup> siècle (Armagnac); aujourd'hui le mot ne vit couramment qu'en Béarn.

Boucalot, le petit boucaou — bouche de rivière, Boucau — a été traduit le bouc à lot !! La consulte (vieux mot à influence française possible), désigne la consultation avocat, médecin). Ventre de ministre ou de député (voir la caricature de Daumier, le ventre législatif) dit le français; ventre de notaire, dit le gascon. L'audace et la ruse gasconnes se mélangent à la prudence et sont partout célèbres.

Costalan désigne un très mince et assez haut piquet de bois blanc, finissant en pointe, permettant de faire une rapide clôture, provenant des côtes ou côtés d'un tronc d'arbre scié en madriers ou billons (après les croûtes). La rose désigne le nœud des lacets : arrose !

« Bailha la misse », donner la messe : cela veut dire qu'un séminariste a été ordonné prêtre et a reçu (le pouvoir de dire) la messe. **Bouchou**, petit bouchon : terme d'amitié aux enfants; on dit aussi bouchoutoun. **Agiba**, avec g dur, aguiba, c'est gaver (les oies). Les humains mangent la broye (bouillie de maïs). Les Gascons transposent la lièvre (lèbe), la platane (au féminin, comme en gascon) dans le français. **Caminasse** désigne couramment un vieux chemin défoncé. La longue blouse des hommes, le châle des jeunes filles, le fichu de laine noire couvrant les épaules des grands-mères et marraïnes, le « mouchoir » noir — mouchouer — noué autour de la tête ! Que de choses à dire sur le costume ! Jusqu'au caraco de jadis, cité par Palay. Le petit « mouchoir » en forme de nid, de couleur variée, avec armature métallique, couvrait à peine vers 1900 le centre de la tête et les cheveux des jeunes femmes quelque peu distinguées. Le chapeau féminin est venu de Paris.

**Bissé**, peut-être, a le sens de bese, le sais-je ? **Grayère** désigne parfois à Bayonne les pralines comme du gravier ? **Grabè**, **graère**, à Bayonne, l'è diphtongué est courant : **grayère**, pour **gravère**.... « **Plumioun** » désigne le duvet d'oie, de canard, mais aussi par définition l'édrédon (voir français : plumion).

**Despita**, c'est renverser ; **escapita**, éparpiller (telle la poule qui égratigne. L'étymologie de **brigue** (« du tout ») reste mystérieuse ; l'abbé **Beaurredon** (Bull. Borda, Dax, 1887) rappelle l'anglais **brig**, morceau; surtout, l'étymologie latine, la mie, **micam** ; le mot a désigné la mie de pain, peu de chose, puis plus rien; on a eu **mrigue**, d'où **brigue**, **brigailhs** (miettes). **Lingò** n'a pas le sens particulier linceuil, mais désigne tous grands draps blancs, pliés avec soin au fond des grandes armoires. A Bayonne, **truffa**, se truffer, c'est se moquer; **baleyn** (dou Pape, par ironie; dou **Guignou**; voir **Ducéré**, **Hist. Rues Bayonne**), c'est une ruelle, une impasse; **chenitre**, ava-

re à l'excès. Dans la conversation, on répète sans cesse **bissé** (peut-être ! si tu le sais). De même, on dit **anem**, allons ! souvent devenu aujourd'hui : **allom ! allom !** ou **alloum ! même !!** à la française : allons ! Rappelons la grosse erreur du Dictionnaire de Palay sur Bayonne, capitale du Labourd (ce fut Urrugne, puis Ustaritz).

**Bourgade** a le sens d'un quartier, à part, d'un bourg; voir aussi dans Palay **técoère**, **técouère**, **técoire** (à Amou place ombragée d'arbres qui sert de marché), autre mot gascon typique. **Técouère** est ici un endroit plat; le sens général est : environ d'un bourg; v. étymologie. **Bourg** désigne la partie agglomérée d'un village. Comme gasconisme, citons, **ha luts**, d'où faire lumière; faire la lumière. (Voir **Lanusse** sur ces formes).

**Soun que** est répété en signe d'entêtement ou de dénégation (que oui, que non, rien que ça !). A Saint-Jean-de-Luz (basque), un banc de poissons ou sardines brillant à la surface est un rouge. **Piquepoutch**, le grain de raisin (médicre) que picorent les dindons, ceux-ci ou coqs d'Inde venus du Mexique au 16<sup>e</sup> siècle (**Dufourcet**, **Borda**, Dax 1891; tout un article sur vigne, pressoirs, vieux mots gascons s'y rapportant ! La **sègue**, **ségade** peut venir de scie (geste de la ceinture barrant le passage. **Impatch** est un obstacle (comme **pouchiou**). **Papoun** (champignon) désigne un vieux cèpe demi-pourri (est-ce papoun : grand-père ?) La **prue** de porc est l'aigre petite prune sauvage des haies, et bleue (prune de cochon en français).

Autres prénoms : **Romain**, **Romaine**, **Joannès**. Le français **pistole** désignait un pain long et mince à l'excès; d'où surnom à une personne grande et maigre (**pistoulet**). Le **mirailh** (miroir de la bécasse) est l'allée d'un champ où elle enfonce son bec immense et y laisse les traces). Les « **plumets** » sont des fleurs blanches en épi duvetoux au bout d'une longue touffe de feuilles effilées, très longues et coupantes. La barrique était mise en perce à l'aide d'une plume d'oie

fermée par une autre plume ou un petit bout de bois : le brouquet.

Que de jolis mots gascons intraduisibles !

Ajoutons encore : **apelassa**, faire courir les tuiles d'un toit (où il y a des gouttières) ; le **chibili-chibila** (vieille danse de Chalosse, pas en avant et en arrière) ; comme en français **tussor** (éttoffe presque ajourée) ; « quand il neige, le Bon Dieu plume ses oies ») ; **bouci**, bouchée, morceau (boussin est une faute d'orthographe) ; **badoun** gallicisme, va donc, qu'il en aille ainsi, d'où pourtant, donc) ; **mus museau** a un u à la française, et non le son ou (d'où l'inconvénient, pourtant adopté, d'écrire u pour le son ou) ; **ben** de bize, bise glaciale, vient du Nord, mais bise ne signifie pas nord. **Besoung ! Besoin !** est sans cesse répété : je pense bien ! « Faire le Bacchus »,

s'applique à un paresseux comme à un ami du bon vin. Les jeunes gens de la ségade (p. 21), offraient parfois aussi un verre de vin blanc et du pâté (pastis). Au **pianqué** (p. 22), on pousse une pierre plate à cloche-pied.

Notons la répartition curieuse des divers mots désignant le rucher dans les Landes : **apié**, **bour-nach** ou **bour-natch**, etc.. (Voir étymologies.)

Sur **Vital**, **Bidaou** : noms de personne - **Bouzet** et **Lalanne** - donne l'origine **vitale** (cf. de vigne, **Bignau**) ; **Vitalis** est déjà un nom de personne chez les Romains cf. **vita**, **vie**). Quel rapport avec notre **Bidaou**, champignon, cité ici page 15.

Voir nos trois **Répertoires** (La Revue **Reclams**, de l'École **Gaston Phébus**, demeure évidemment essentielle.

## TABLE SOMMAIRE

---

Abera, augra, audou, aspïc, arribouille, aubour, aougít, augít, aguiba, abesque, arregagnats, aoutan, ahi, ay ! apric, aguiba, apié, alios, annet, annetch, aygue (balha), aoubette, arrégliste, abignade, andronne, abergade, albergade, arrose, anem ! allom ! apelassa.

Brouch, brouste, bibi, bidaou, bengue, bouhoun, boisseau, broque, bedats, broustic, bími, baradéou, Béou, hé ! boua, brouquet, bournach, barron, bayole, bette, blette, burgué, brougne, brouquet, borde, biban, bleu, beseya, boules, bourridé, brinche, brasade, boucaou, bagueñaou, baleye, bouta, bouchou, boutchoun, broye, bissé, brigue, brigalhs, bourgade, bourg, brou (de noix), besougn, Bacchus.

Clabettes, claou, coude d'arrat, cabinet, canère, caneroun, chibi, cloches, camomille, calle, claquets, cantegrilh, calit, choine, choyne, coussure, caguilhe, cabos, caroline, cabelhole, coupeí, ciscle, cipou, coudet (tisteyt), cacareyt, cubat, couéou, carrey, clouc, chartil, chouurre, couette, crousqua, cirgue, cuyoun, clintchou, clinqua, carréou, couthi, chignolle, chimarre, clouque, cadédis, cameligats, cintre, cinte, courdayre, cluma, coucuths, canique, cornille, cruspe, chichouns, courpioun, chichouns, carboade, couquet, caou, cohe, canard, castagnes, carric, consulte, cingle, charnegou, costalan, caminasse, châte, chenitre, chibili, capits.

Despourgue, dyia !, dous (bi), deban, daban, darré (ben de), diabla (hilh).

Embeye, eslou, escanat, escourre, escalha, esquian, escaoutoun, échalottes, eycharnec.

Fichu.

Girole, guimauve, gaze, gahetchs, ganetchs, gâtemine, guit, gaxotte, gachotte, g'ouère, gemelle, gougne, gahets, galhères, gargottière, graisserouns, goeyta, galère, grayère, gaze.

Hiélats, hournère, hach, hech, hue, hinquet, halhe, haille, homi (voir, omi).

Ibert, ivert, inquiet, iroles, impatch.

Jésuite.

Lapas, Lembeyre, Lane (peyre de), laye, lette.

Mourane, mousserons, moussarons, milleroque, malhes, massoc, masera, missotte, mai, méou, meyt, misse (balha), « mouchouer », mirailh.

Nidaou.

Oulha, ouilla, 'ouère, omi, oye, oussélet, osselets.

Plantoun, pip, pelassou, paloumet, pouricoun, poude, pigue, pigoun, pugnère, padouans, payro, peyro, piquepoult, pachéra, pachets, perdyie, péla, poutch, piocs, picoun, plumioun, pica, piguè, plech, pélerine, pintoun, palhat, pastis, paste-yen, piquepoult, péchotte, pitourré, pusterle, plumioun, pianqué, prue de porc, pistoulet, papoun, péchottes, pouchiou, plumets.

Ré Artus, rugle, renard (coude de), ristoung, rey (maou dou), réglisse, rouge.

Saoume, saume, sabres, senesou, sarciat, siscle, sipou, saouguère, séqué, sémiquéou, sétote, sègue, ségade, seyin, sayin, salia-gres, soun que, sagorre et magorre, single.

Trinque-dit, Tticoï, tourroc, tarroc, fins, truhe, talos (pique), tra-

que, teude, teoude, tombereau, teigne, tasse, talanquère, ture-ture, trébuc, tourniolle, tampe, tuba, truffa, técouère.

Uscla.

Virgou..

Yert, yemelles, yéma, yélée (gelée).

Etc...

---

Cette table sommaire donne l'essentiel des mots cités dans ce travail, non point tous. Il s'agit en effet de simples notules explicatives..., sans prétention aucune, où la transcription orthographique a voulu se rapprocher de la prononciation. Il ne s'agit point d'un

travail scientifique poussé, mais de quelques très humbles glanes gascannes, mises à la queue-leu-leu, sans que leur parution soit autrement retardée en nos temps difficiles. On nous pardonnera, pour une fois, de nous être bornés là : une fois n'est pas coutume !



449

cu2/sup